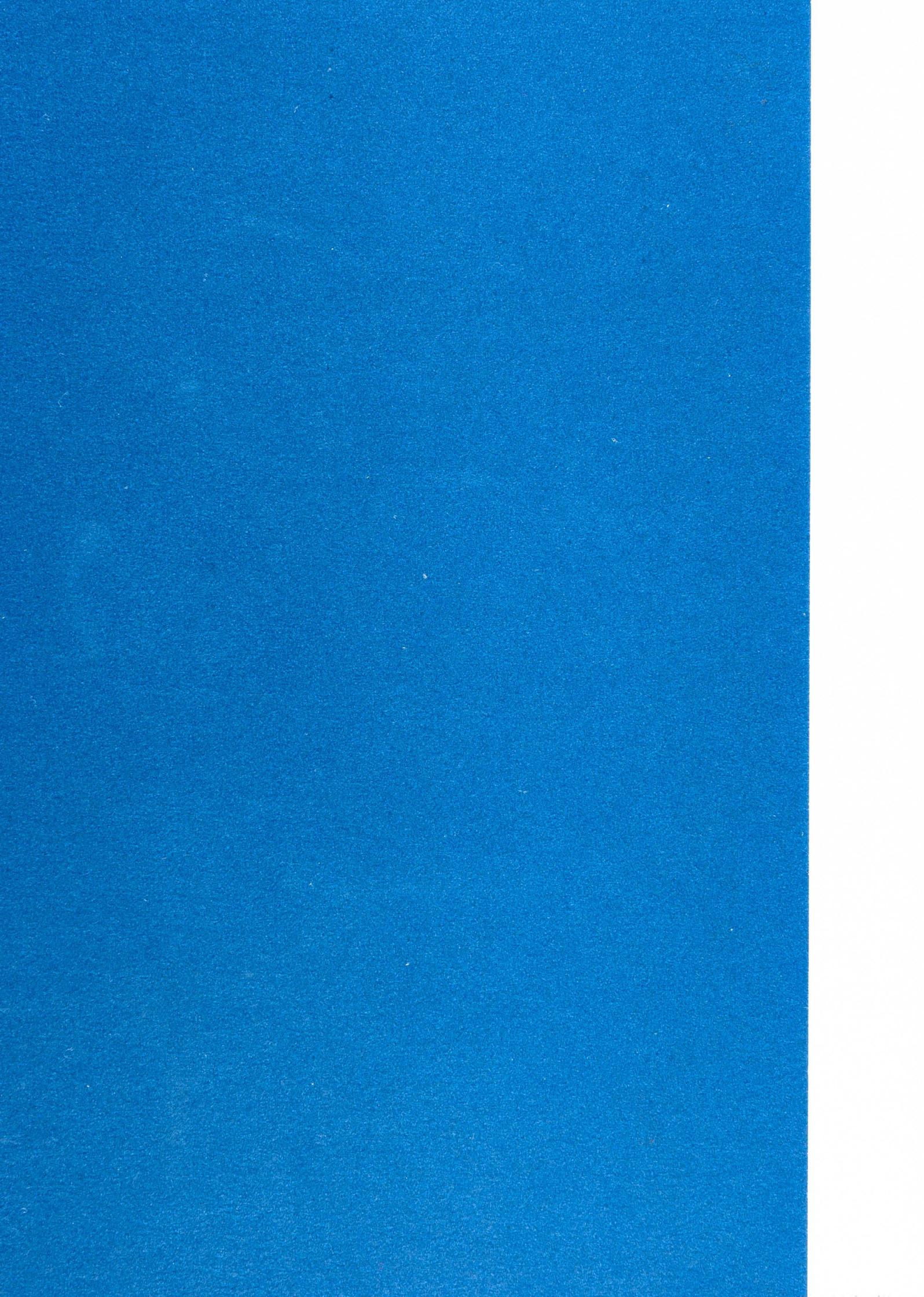


Claude Haumont

TROM

&

Le Daily-Bul



TROM

Claude Haumont

TROM

&

Le Daily-Bul

Pour Enziänli, ma femme.

Où va Trom ? Au secret des petites grilles.
D'où vient Trom ? De la chevelure de sel noir.
Où va Trom ? Au bout de l'aiguille du cœur.
D'où vient Trom ? Du lait cendré des mères.
Où va Trom ? Au delta des artères.
D'où vient Trom ? De la langue bleue du sang.
Où va Trom ? Sous le chemin blanc des flammes.

Le petit soldat de la vingt-cinquième heure, c'est Trom. Il fait le guet dans un buisson. Qui l'a vu ? Le fermoir des prairies claque sur une apparence de soir bleu. Il y a une source à quelques mètres d'un cerisier d'hiver. Tout vient à son heure. Peut-être. C'est l'enfance. Et Trom ne change pas son fusil d'épaule.



Trom se moque bien de l'ordre des choses. Il est intérieurement un arbre de chair sous l'écorce, le dedans d'un crustacé, la fameuse main de velours dans le gant de fer. Si on pouvait l'extirper de sa carapace, il ressemblerait à l'écorché des images, branché sur toutes les tuyauteries élastiques de la nature.



Pour comprendre l'arithmétique subtile des fourmis, Trom se met à quatre pattes et observe. Il n'est pas vraiment seul. Une ombre, l'ombre d'un feuillage pèse sur son épaule qui supporte d'ailleurs tout le poids du ciel. Mais de quelle espèce est-il donc ? Pas même le tailleur des jardins ne peut répondre.



L'air pur, un secret que Trom garde jalousement dans de vieilles boîtes à biscuits, où reste un peu de mie. Ailleurs, il évite toujours les regards insignifiants qui font du paysage une sorte d'invention humaine. Puis il descend vers la mare dangereuse mais solide comme une peau écailleuse, dans un livre d'explorations du siècle dernier.



Eprouvant son amour aux armes de la sauge, Trom poétise, soumis sans remords à l'ancien langage mais gardant sous la langue la marque du Malin. Attentif aux bruits du cœur et sans grand espoir, il recueille les mots les plus saugrenus, parfois superbes, et les admet avec joie ou lassitude, honte aussi, jusqu'au bout de la phrase inouïe.



C'est ainsi qu'on l'appelait autrefois quand les matins étaient des batailles gagnées d'avance. Et puis, il y avait une forme étrange qui se déplaçait irrégulièrement dans le jardin énorme avec attenante une prairie encore plus énorme, où des agneaux bêlaient souvent puisque la forme marquait sur les arbres des signes dangereux, jusqu'à l'aubier. Mais l'odeur d'eucalyptus venait de la petite cuisine, comme des vêpres parfumées pour des nuits toutes résineuses de jours passés à mesurer la forme du temps.



Trom s'écarte des chemins trop difficiles car il a peur de se tordre les chevilles et de se tromper de phénomène. Mais il n'hésite pas devant les sentiers escarpés, les couloirs sinueux des rochers, les passages en surplomb même sous terre, car ce qu'il craint le plus c'est la difficulté trompeuse, celle qui vient par derrière avec des morceaux d'acier et qui bouscule les hautes levées du temps, car il n'y a plus alors de mots qui vaillent ni dans l'amour ni dans l'humour, ni dans l'espérance insoupçonnable.

&

Trom regarde s'échapper les petits insectes de la raison. Il est immobile avec l'arrière-pensée que tout va pour le mieux, maintenant que le jour et la nuit ont le même dessin. Il sourit de voir la chose hier encore inhabitée rouler sur le chemin plus savoureux qu'un blanc de poulet de grain. Décidément, c'est une journée très émouvante qui fait déjà fureur dans les mots non choisis, dans l'écartement des lèvres, dans l'écartement des jambes, dans toutes les positions de l'amour délivré. C'est un jour qui ferait date si les calendriers ne s'étaient mis soudain à brûler.



Quand il fait nuit, Trom se pose toujours les mêmes questions sur l'insomnie. Puis il se lève et va caresser le chat qui miaule à regret. Les heures charment encore avec leur battement de cils sur la vieille horloge à poids. Les objets livrent alors des secrets de fabrication heureuse. Parfois un bouquin se soumet au bout de quelques lignes. Il y a bien des pièces peu explorées mais si froides qu'on craint d'en ouvrir les portes. Et ailleurs tant de choses à visiter avec toutes les parties du corps. Alors le lit surnage comme le dernier paquebot en partance vers des îles dont on imagine à l'envi les parfums et les couleurs, mais qu'on ne verra sans doute jamais, car le rêve est plutôt du genre incolore, quoi qu'on en ait dit, de l'espèce la plus intouchable, malgré ses sursauts, si rarement gai aussi qu'il vaut mieux rire tout éveillé, avec des pensées et des souvenirs sur des objets vrais, en attendant la lumière du jour.



On ne jouait plus avec les allumettes. Trom regrette ce temps qui remonte aux fossiles qu'il délogeait de la roche à petits coups de marteau. Mais c'était maintenant que ça se passait, avec des minutes très douloureuses, sur un chevalet d'idées noires. Et il faudrait, comme c'est inscrit lisiblement en chaque parcelle de notre être, faire un pas puis un autre, vers cette baie si petite qu'elle semble faite pour éclairer une chapelle romane et qui n'est rien d'autre qu'un trou d'hiver à vous glacer les os.



Trom se révolte parfois contre la forme de son crâne. Il s'y passe tant de choses qui ne se passeraient sans doute pas dans un autre plus étroit ou plus large ou plus allongé avec à l'intérieur plus de souplesse ou plus de rigidité, plus de vaisseaux plus fins et plus de connexions, plus de petits ponts légers, plus de ramifications, plus d'étages, plus de paliers... Mais à mesure qu'il entre ainsi et va et vient à l'intérieur de sa tête, ni plus étrange ni moins suspecte que d'autres, il s'imagine tout enfant dans une cage de bois jouant avec une balle multicolore qu'il appelait Bâ comme une déesse ou du moins une envoyée du ciel, et l'inquiétude lui passe tandis que l'odeur des rôties envahit la cuisine.



Trom pense au geste qu'il ferait s'il était surpris par la foudre. Demain peut-être quand la soupe fumera dans les assiettes roses sur la nappe à carreaux rouges et blancs, il y aura une attente de chaque chose. On écouterà sans entendre. On fermera les yeux sur une éclaircie de bois bleu dans un paysage d'idées merveilleuses : des oiseaux qu'on avait oubliés reviendront chanter, des fleurs formeront des parfums inconnus, des vieillards dessineront avec le bout ferré de leur canne des figures insolites, des chasseurs iront se faire pendre ailleurs, on en verra de toutes les couleurs, et jamais le jour d'été finissant n'aura eu cette furieuse tendresse pour un homme qu'il viendra cueillir avec sa faux bizarre et plus éclatante qu'un premier souvenir d'amour.



Trom s'éclaire comme il peut dans le grenier de sa vieille maison. S'il vient ici, c'est pour attendre. Comme les chats : les souris ou la lune, car il aime ses prédictions et les mille visages qu'elle prend pour nous séduire ou nous désoler, ou peut-être nous tuer, mais à petit feu, comme font les véritables magiciennes, celles qui connaissent les secrets des quatre éléments et dont les dents régulières apparaissent sur des portraits d'ancêtres, que l'on a gardés par respect pour les morts, dans un coin, entre une vieille machine à coudre et un berceau cassé.



Jamais Trom ne franchira la frontière invisible qui le sépare de son époque. C'est pourquoi il vit si fidèlement dans la lumière cendre rouge des mineurs de son enfance, ou d'une autre plus ancienne, qui défilai^{ent} en chantant joyeusement l'Internationale sur un tapis de fleurs que les vieilles jetaient comme à la procession. Il ne compte plus guère que sur des mouvements du cœur et ne comprend pas l'araignée mentale qui a tissé sa toile compliquée autour. Il lit beaucoup sur ce monde au-delà et la passion lui fait souvent battre le cœur quand on frappe au visage un homme. Il est d'accord avec tout ce que disent les frontaliers de l'espérance, mais ce qui le retient ici dans la petite cuisine de son enfance, c'est l'odeur du pagnon et l'appel enroué du mineur pensionné qui l'invite à jouer aux cartes devant une bouteille de Saison, même s'il sait que les bons sentiments tuent souvent les bonnes causes.



Perdu dans le miroir des écoliers, Trom répète ses leçons. Jamais il n'apprendra les secrets du calcul ni ceux de la grammaire, mais il saura manier des chiffres et des mots, comme un bon élève. Il n'aura pas dans la tête la beauté mystérieuse des punitions. Il est trop sage. C'est le diable si le regard du maître un jour se fait plus sévère parce qu'il a oublié un nom de pays de couleur bleue sur la carte aussi lointaine que le pays en question. Ses devoirs de belle écriture seront pourtant bien notés. Mais ce qu'il aime c'est la tache d'encre sur son pupitre et les nervures du bois avec son odeur idéale pour fabriquer une crosse de fusil qui, de fil en aiguille, fera sauter cette poudrière de faux enchantements.



Pour aimer la main qu'il serre, Trom prend peur de l'habitude. Il glisse sur la peau de banane du souvenir mesuré, dont chaque petite lumière éclaire une icône savamment colorée. Il quitte quand il faut la réunion d'amis dont l'ensemble des voix fait un nuage violet d'où l'on s'attend à voir sortir le doigt divin des saintes images. Il s'absente au moment précis où quelqu'un vient le voir de très loin, peut-être des antipodes, car il connaît d'avance les marques d'amitié, la mémoire au travail dans le grand désordre du Passé, les protestations redoutables car elles entraînent des promesses que personne, on le sait, ne tiendra. Aussi repousse-t-il systématiquement les avances de l'histoire dont il connaît trop bien les tasses ébréchées et ne consent à l'amitié qu'avec les inconnus banals au hasard des percussions nouvelles.



Il est facile à Trom d'accomplir un acte irrémédiable. Pour peu que le feu prenne dans la grange bondée de foin et se communique aux sapinières des alentours, il est présent, tout accordé déjà avec les conséquences les plus épouvantables. Non qu'il ait lui-même battu le briquet ou jeté machinalement son mégot, sa fonction est autre, il transforme l'étincelle en flamme, il modifie la trajectoire de la balle, il corrige celle du couteau, il dirige les eaux écumantes, en un mot, il invente à partir du désordre anodin un ordre fantastique, dont les crinières font dans le vent une forêt sauvage délivrée de ses racines, à la rencontre de l'Irrémédiable.



Que vienne pour Trom la seconde inachevable et l'on sait qu'il rira aux éclats. Déjà, il coupe court aux serments de ses nombreux amis qui voudraient le servir au menu de gala de la tendresse partagée. Il est sur la murette de l'absolu d'où l'on voit encore les étoiles du gravier mais d'où aussi on peut observer l'illusion de la nuit immobile. Ainsi, le moment venu, il saura lever les yeux et décharger vers ces sphères sans imagination toute la force immédiate de l'humour.



Trom regarde simplement un coucher de soleil. C'est déjà l'autre côté du miroir et le premier sang de pâquerette. C'est aussi l'explosion d'un cœur trop sentimental parmi les gestes énervants de l'amoureuse. C'est beaucoup de souvenirs devant le feu de bois qui fait craquer les articulations du passé. C'est presque le lendemain très tôt quand il faudra remettre ça et tremper son pain dans le café bouillant où naviguent certainement les grands voiliers merveilleux des hantises.



Trom caresse à rebrousse-poil une phrase de Ravel qui ressemble à s'y méprendre au cou soyeux d'une amoureuse entrevue dans une revue de mode il y a longtemps, peut-être dans ce grenier, où les choses ont leur musique, avec parfois la fausse note d'un amateur, hiercheur de son métier, et qui monte là, c'est-à-dire à l'Harmonie, parce que tout y est bien, même les cris des tireurs à l'arc qui viennent de rater un pigeon de bois alors que le bugle terminait un solo difficile.



Trom regarde par-dessus le mur de la voisine pour la voir agir doucement. Ce matin, comme les autres, elle recueille dans un panier d'osier les œufs qui vont du blanc au brun doux comme certaines gravures anciennes qu'il a vues autrefois dans des livres très rares. Ce travail, car c'en est un malgré son apparente modestie, lui rappelle la cueillette des champignons si précise et si soigneuse aussi. Puis, quand ce sera fini, il retournera dans la maison déserte avec des sentiments contradictoires : le désir d'arrêter la pendule et celui de rallumer du feu, la honte de ne pas avoir terminé ses devoirs imbéciles et celle de continuer à vivre impudemment dans une tache de soleil qui fait bon aux jambes et mesure parfaitement la surface d'un enchantement dérobé à tous ceux qui passent sans arrêt dans les rues vers le charbonnage.



Trom ne s'irrite pas pour si peu d'ombre volée même par malice. Le jardin est toujours là, c'est l'essentiel. Le potager respire avec la régularité des petits vivants indispensables. Tout est pour le mieux. Il faudrait plus d'un orage pour que l'arbre en question se mette à genoux, ce qui paraîtrait ridicule. On serait alors bien embêté avec toute cette vie à calmer, voire cette folie du désespoir, tout ça pour quelques brindilles et quelques feuilles méchamment disposées à contre-jour. Quant aux raisons ? Peut-être une révolution de la sève qui finit comme à bout de bras, épuisée, sans grandes conséquences, même pour le verger qui regarde mais qui sait bien que le temps coule trop lentement dans ses vaisseaux et qu'au fond la terre est encore bonne.



Trom ne se cache pas de craindre certains oiseaux très petits. Quand l'ombre de la maison ressemble à cette figure ancienne qui attire les morts, ils picorent le pain qu'il a émietté pour eux. Il les observe craintivement car il voit qu'ils sont nombreux et devine qu'ils ne viennent pas de n'importe où, avec leur brusquerie et leurs gestes précis d'automates minuscules. Qui les commande ? Il n'ose pas y penser et quand ils s'envoleront, il restera un long moment sur le seuil avant de sortir dans la cour, à quelques pas de la figure qui se déforme mais qui possède encore des pouvoirs dangereux comme les mauvaises nuits de l'angoisse.



Trom sait que l'homme qu'il hait ne passera pas la nuit. Le jour, de ce côté-là, est très sombre et aucun animal n'a longé la clôture de sa maison dont les ombres sont biscornues, avec des mains auxquelles il manquerait des doigts, des torses crevés et des replis huileux qui laissent apparaître des objets verdâtres, toutes sortes de choses qui ne disent rien de bon sur cet homme dont l'âme sursaute peut-être en ce moment à hauteur du gosier, alors que l'heure n'est pas venue, alors que le soleil se multiplie encore sur chaque brin d'herbe. C'est si bon de haïr ainsi quelqu'un qui agonise quand le temps est au beau sauf de son côté. Cela remplit le cœur de forces nouvelles pour le lendemain quand il faudra saluer sa dépouille. Mais il se mêle à tout cela une espèce de monotonie comme sur les mares, un calme épouvantable comme on dit au cœur des ouragans, une tranquillité effrayante qui donne à penser que tout n'est peut-être pas aussi simple.



Trom s'en fait parfois de ne plus croire en Dieu. Parce que la maison est pleine de crucifix, de médailles et d'icônes, mais il les regarde comme il regarderait une cafetière ou une pompe de bicyclette. Ce sont pourtant de beaux objets et l'on sent à quelque chose de cendré qui s'en dégage qu'ils ont été en plus des objets de prière. On les serrait sur la poitrine au moment de passer. On les astiquait comme des bijoux les jours de fête. On en faisait un peu n'importe quoi. Il arrivait qu'on les injuriât mais avec un remords épouvantable et parce que rien de ce que on leur avait demandé n'était arrivé. Mais aujourd'hui, dans le meilleur des cas, ils ne servent plus qu'à meubler et on ne les enlève pas car ils laisseraient sur le tapis une trace claire. Il ne reste donc plus qu'à attendre que les choses en aient fini sur les murs comme l'idée de Dieu a disparu petit à petit des pensées de l'homme incertain.



Trom rêve rarement les yeux ouverts à moins que le chat le regarde. C'est le premier jour du printemps et le froid casse encore son herbe dans le jardin en attente. Il fait beau à ras de terre mais dessous ce n'est pas vraiment le remue-ménage. N'empêche que le chat est sur le seuil et se lèche l'épaule. Toutes les puissances nouvelles sont dans le cercle qui l'entoure. Il le montre quand il avance la patte vers un rayon de soleil. Il le prouve quand il s'arrête un instant, immobile, à l'écoute d'une porte invisible qui se ferme dans la maison des inconnues dont les doigts agiles commencent la dentelle des dimanches. Puis il se retourne et très doucement regarde Trom et lui ouvre les yeux.



Trom écoute se casser les œufs du rire dans le réduit où il s'est enfermé. Le moment n'est pas si mal choisi pour veiller ainsi aux choses ahurissantes qui se passent dehors et dont on ne peut que deviner les enchaînements cocasses. Par exemple, il y a un oiseau qui piaille dans le grand buis parce que la poussière l'empêche de bien voir un quignon de pain qui tombe dans une chambre défendue comme un fort Chabrol. Et l'étonnement du cerfeuil qui assiste au passage grandiose d'une limace qui se dirige en droite ligne vers un morceau de journal où l'on peut lire que n'aimant plus son amant son amante l'a tué à coups de serpe. Ce sont de petites choses amusantes comme cela qui font de l'incertitude une étonnante leçon d'humilité et d'humour, et pour peu que le vent se lève, il faudra bien délier ce qui était lié et refaire les gestes très simples du hasard.



Ce n'est pas le mot bonheur qui détournera Trom de sa passion à vivre. Qu'il dénombre sur le terrain les mauvais coups et les plaisirs nommés, il ne fait pas vraiment d'addition, de bilan : il mesure bien l'espace entre, tout en feignant de compter sur le boulier de son enfance. Quand, par un hasard de nuage, un oiseau se pose au milieu du champ, à quelques centimètres par exemple d'une excavation de prestige, il veille à ne pas le déranger et saute une case car il vaut mieux laisser au Passé de petites victoires que de déloger de son cercle de chaleur vivante un animal du Présent. Aussi, à la fin de la journée, sur le tapis noir du secret, il n'y aura pas de chiffres très concluants ni de figures très fascinantes, mais le souvenir d'une journée vécue en dépit du bon sens, c'est-à-dire avec un oiseau de passage.



Trom est en rupture de code depuis qu'une cérémonie l'a blessé. On ne revient pas sur des choses qui ouvrent soudain le corps en deux et mettent à vif toutes ses merveilles horribles. Maintenant il ne pense plus qu'aux signes qu'il a si laborieusement réappris, quand la blessure n'a plus été qu'une cicatrice sur la peau du front, là où les petites étoiles noires vont se loger, sous les cheveux que le vent voile de cendre bleue au crépuscule, devant les rêves qui commencent à nouer et à dénouer leurs épreuves pour des nuits qui ne seront pas forcément bonnes.



Trom ne va plus n'importe où. On a placé contre le pignon des planches rabotées où rien d'animal ne semble vivre. Puis le maçon est venu avec ses outils mesurés et sa confiance dans la pierre. Bâtie avec juste ce qu'il fallait d'heures ouvrables, la construction s'est bientôt élevée au milieu du champ où régnait autrefois une vie si précieuse qu'on la comparait aux pierreries. Maintenant qu'il faudrait compter avec cette rupture massive du temps et de l'espace, on pouvait se demander s'il serait bien raisonnable d'encore quitter le jardin peut-être menacé lui aussi et qu'il faudrait défendre herbe par herbe, caillou par caillou (car bien sûr on n'y planterait plus rien), avec le sentiment épouvantable de l'inutile, avec cette ardeur étrange qui donne à certaines batailles une lumière effrayante de temps qui a déjà fui.



L'orage ne passerait pas la nuit. Trom l'écoutait se perdre dans les forêts avec les petits fauves de l'absolu. La lumière marquait sur les murs de la maison tous les signes de l'absence. Il faudrait attendre le retour de certains végétaux à la vie apaisante et très lente de l'accomodation. Puis on risquait encore de marcher dans les traces effrayantes de la foudre qui laisse toujours derrière elle ce qu'il faut pour tuer blanc, une sorte de fleuret dont la mouche serait un œil minuscule et précis, quasi divin comme on en parle dans les légendes. Enfin, il n'y aurait plus qu'un souffle un peu énervant à la surface de la prairie où les petits vivants retrouveraient l'audace des beaux jours clairs. Et l'on saurait que le ciel est bleu à la couleur retrouvée des gestes machinaux.



Trom n'hésitait pas à vivre deux nuits de suite avec le même clair de lune. Il fallait respirer alors très simplement sans trop d'audace avec le calme presque insignifiant d'une boîte à pain sur un buffet ciré. C'était assez difficile étant donné les autres qui font toujours un peu de bruit même autour des malades et des agonisants. Le résumé de chaque nuit tenait sur un morceau de papier jaunâtre, mais l'écriture était très petite et les mots si simples, en peu de lettres. Il s'agissait surtout d'exclamations mais feutrées comme devant une femme qui souffre. Rien ne semblait dissuader les choses de bouger sur les murs et dans les meubles, mais tout compte fait ce silence de l'à-peu-près tenait la maison du haut en bas jusque dans la cheminée où le vent pourtant respirait fort. On aimait autour de Trom qu'il passât ainsi son temps nocturne à comparer deux façons de vivre en accord avec des objets si lointains qu'ils ne jouaient qu'exceptionnellement dans l'évidence le jeu assommant des poids et des mesures.



Chaque fin de mois, Trom s'ouvre les veines pour éprouver son cœur et son espérance. Il sait très bien qu'on viendra vite avant qu'il tombe dans un rêve fabuleux qui conduit toujours à une porte d'acier, comme on en voit aux coffres-forts des banques. Cette porte ne s'ouvrira pas et il ne veut d'ailleurs pas savoir vraiment ce qui se passe derrière. Il préfère l'imaginer et ce n'est guère amusant. Peut-être qu'il y a une serre très chaude avec des plantes dangereuses et rapides comme des lézards. Peut-être aussi qu'il y a une foule silencieuse qui attend un train improbable qu'on annonce d'une voix presque incompréhensible, dans un tintamarre d'objets cassés et jetés sur un grand tas d'ordures contre un mur couvert d'affiches lacérées. Peut-être aussi qu'il n'y a rien mais alors Trom échange son attente contre la lumière du jour qui éclaire par exemple un petit personnage en biscuit dont les gestes gracieux rythment un temps immobile et pourtant mesurable dans la chambre où il revit.



Il est loin d'être parfait le jour où Trom se saoule à mort dans la petite cuisine ouverte à l'inquiétude. Ce sont des toiles d'araignées qui tombent du plafond pourtant bien lavé hier encore par la petite vieille du décor. On croirait à le voir ainsi effondré dans le remords jusqu'aux larmes avec sa minuscule passion de souverain déchu, qu'il va tout à coup se reprendre et passer aux exercices plus violents du vin, mais il ne casse rien car les objets continuent à garder pour lui assez de présence pour qu'il les respecte comme un phénomène céleste, peut-être chargé de prémonitions. La tireuse de cartes de l'infini garde ses gestes au calme et patiente près de sa chaise qui craque souvent jusqu'à ce que les rideaux soient tirés, que tout le vin soit bu et qu'il ait passé sa tête sous la pompe dans la cour de gravier où le soleil indifférent fait tourner l'ombre d'un arbre qu'il a vu grandir et se plier depuis qu'il sait regarder les choses.



Par hasard, Trom s'en est pris au soleil et le soleil l'a remis à sa place. Au bord de l'étang où l'herbe sent déjà le soufre, il y avait pourtant une éclaircie, mais personne ne s'en était encore aperçu, car les traîtrises de l'endroit étaient nombreuses. Trom s'approcha donc sans malice de la tache de lumière et voulut s'en approprier l'innocence et les exactitudes. Il était notamment sensible au fait que l'herbe à cet endroit ressemblait à la pelote d'aiguilles qu'on lui interdisait de toucher quand il était petit. Mais il y avait bien d'autres choses qui se nouaient entre les êtres admirablement éclairés de la scène et les souvenirs qu'ils évoquaient au plus profond de son être à lui toujours plongé dans l'ombre. Ce fut ce contraste, trop violent sans doute, qui le figea à demi-mort de peur au milieu du jour très lumineux qui concentrait comme avec une loupe cette tache déjà brûlante au bord de l'étang dont les menaces se précisaient dans les couleurs et les odeurs suffocantes d'un été médusant



Trom revient du large, puis il fait les cent pas le long de la mer à la recherche d'une moule vivante ou d'un oiseau affamé. Il ne recule plus devant l'expérience des choses un peu étranges, et certainement étrangères, qui font un bruit de fond comme les étoiles. Maintenant qu'il cherche une façon de recueillir l'insolite, car ce n'est tout de même pas son domaine, il éprouve un sentiment de liberté peu commun, une sorte de drapeau à lui qu'il mettrait à sa fenêtre quand passent des imbéciles, non qu'il méprise ceux qui vont et viennent dans la ville, mais il en a quand même repéré deux ou trois qui ne vivaient pas proprement. Cette liberté de voir certaines choses en face, il sait qu'il la doit à quelques expériences nouvelles d'amour et d'amitié avec entre elles des liens délicats comme ces fils de la vierge dont personne ne sait d'où ils viennent et où ils vont.



Trom repère la vie à de singuliers contrastes de matière. Il sait ainsi que telle tige est plus agile que telle autre, que cette coccinelle est plus rapide et colorée que cette bestiole fauve dont il ne connaît pas le nom. Le poids des choses vivantes ou non - mais qui osera dire que ce caillou veiné de rose n'est pas vivant - est aussi très important pour établir une certaine communication avec ce qui reste d'un monde dont la signification commence à se perdre si l'on n'y prend garde. Il se souvient de Paracelse qui vivait dans un univers paraphé, un rébus admirable, un pan gigantesque de temple égyptien couvert d'hiéroglyphes, un catalogue inépuisable où tout pourtant se tenait, de l'oiseau à l'étoile, des lèvres animées à la Digitaline, du minerais de cuivre au dessin de Dürer. C'est dans ce monde habitable et pourtant méticuleux qu'il fait bon vivre et Trom déchiffre quand il peut les derniers signes admirables avant le cataclysme qui s'annonce à la façon des spectres, par des bruits dans les murs.



Trom ignore d'où vient cette seconde de réalité qui, un instant, a suspendu son geste au-dessus d'une vieille montre arrêtée. Le temps joue des tours pendables aux petits horlogers de fortune, quand il se mêle de régler les pendules ou les clepsydres, les montres ou les cadrans solaires. Pendant ce temps, perdu pour certains mais pas pour d'autres qui voyagent à loisir, Trom se demande s'il a vécu ou si tout le subtil arrangement de molécules qu'il appelle son corps a cessé de vivre un bref instant, une seconde de réalité différente, qui lui a semblé éternelle comme le parfum du café le matin dans la maison ou celui de la fumée des feuilles mortes qu'on brûlait derrière la serre dans un petit terrain inculte. D'ailleurs, c'était très bien ainsi, avec le même soleil et les mêmes arbres, la même prairie avec ses chevaux et ses moutons, le balancier de l'étonnement qui rythmait un autre temps plus secret, plus admissible par les rêveries, par les souvenirs qui essaient toujours d'aller à reculons malgré les sens interdits de la vie sans recours.



Trom n'en rate pas une. S'il doit prendre un train, les signaux lui annoncent qu'il est parti ou qu'il ne passera pas ce jour-là ou qu'il n'existe plus que dans les anciens guides. Et si par chance il réussit à le prendre, c'est pour s'apercevoir qu'il roule dans la direction opposée ou qu'il a quitté les rails vers un petit village inhabité sauf par un chef de gare colérique au képi de travers qui lui dit que c'est le terminus et qu'il faut dormir dans la salle d'attente non chauffée. Comme il fait un froid de canard, Trom se recroqueville sur un banc et passe une très mauvaise nuit. Le lendemain, il s'en va sur la petite route en direction de lieux plus hospitaliers, mais sans trop y croire. Il est de plus en plus difficile de se déplacer, pense-t-il. Il paraît qu'il existe des routes très larges où circulent des voitures par milliers, mais il n'aimerait pas en rencontrer une. Tant qu'à faire, il trouve cette avenue plantée de marronniers très paisible et même s'il se fait tard et si elle ne mène nulle part, il aura marché dans le vent avec la sensation d'exister un peu dans sa peau de tous les jours avec l'espoir de ne pas en changer trop souvent.



On s'excite beaucoup autour d'un malaise de Trom. Il était debout contre un noyer et il est tombé, parce que le ciel et la prairie s'étaient mis à tourner. Le beau manège, a-t-il pensé, avant de tourner lui-même cette fois mais de l'œil. Rien pourtant n'annonçait ce petit bouleversement sauf peut-être une façon curieuse qu'avaient de chanter les oiseaux dans le verger, un ton plus haut que d'habitude, même quand il leur apportait des graines. Il y avait aussi, il faut bien le dire, cette espèce de tristesse qui l'avait pris quand il avait retrouvé très haut dans le noyer des noms gravés en flèches dans un cœur. L'écorce avait donc tenu tout ce temps avec ce souvenir exquis comme une douleur exquise, c'est-à-dire insupportable. Le cœur gravé était donc plus solide que son cœur à lui, encore remué par ces choses qui remontaient au temps où l'on croyait aux amours ineffaçables, et tel était donc le cas, aux amours de petite tendresse qui font pleurer et rire dans des étés heureux comme peut en inventer le soleil quand il n'est pas pris ailleurs dans son tourbillon au-dessus de paysages dangereux où volent des corbeaux.



Trom ne s'étonne plus de rien. Hier il prenait le frais sur le seuil de la petite cuisine, avec à portée de caresse un chat dans un panier d'osier, quand est passé un homme qui semblait énervé par un bruit, alors qu'il faisait très calme : c'était un soir d'été à la campagne. Puis Trom a entendu le bruit, il a d'abord cru à l'orage, mais ce n'était pas cela, ce n'était pas un bruit naturel. Il fut soudain inquiet comme l'homme qui venait de disparaître sur la route. Trom aurait bien voulu le rattraper et lui demander ce qu'il pensait de tout cela, si c'était, on ne sait jamais, un présage, ou le premier mouvement d'une machine de guerre. Il y avait beaucoup de questions qui venaient à l'esprit à propos de ce bruit vraiment inquiétant, maintenant on pouvait s'en rendre compte. Trom ferma les yeux et essaya de ne plus y penser. Il respira aussi profondément, puis il lui vint l'idée de regarder le chat. Entendait-il lui aussi ce bruit qui prenait de l'ampleur et semblait venir de partout à la fois ? Mais le chat dormait et ronronnait quand Trom lui caressait l'oreille. Ce bruit, pensa Trom, est peut-être le premier signe d'un envahissement venant d'ici, et il mit l'index entre les yeux.



Trom vit comme il peut de l'air du temps. Les journées ont chacune leur couleur et le vent qui passe en réfléchissant à chaque parcelle de l'été traversé laisse un goût de noisette jeune dans la bouche. Les premiers perdreaux dessinent derrière la haie les figures subtiles de la sauvagerie et les arbres non loin de là jouent avec le soleil le jeu dangereux du voleur apprivoisé. C'est ainsi qu'il fait beau tout autour de la maison et du jardin et du verger. Rien encore ne rencontre de malveillance. Les choses bougent mais sans frémir. Les seuls frissons ne laissent aucun doute sur ce qui les produit dans le feuillage et la prairie. On pourrait presque parler d'instantanés amoureux. Quand vient le soir les mouvements sont plus rapides mais c'est à cause de l'exubérance du ciel qui pétille et fait merveille à mesure que s'allument les étoiles et les planètes. C'est alors, sur le seuil de sa maison, que Trom prend conscience d'avoir vécu une journée à côté de l'évidence, car l'évidence n'était pas vraiment en lui, elle planait comme un oiseau tandis qu'il ajustait son fusil de carnaval.



Sorti de son trou, Trom ne savait plus rien. C'est qu'il vivait d'une certaine manière caché, loin de l'incohérence des villes qu'il lui arrivait pourtant de visiter mais avec désapprobation. Il ne comprenait rien à l'agitation des hommes dans des rues grises et incertaines. Quant à ce qui leur servait d'abri pour la nuit, on ne pouvait y penser sans épouvante. C'est ainsi que les hommes désespérés se jetaient du vingtième étage parce qu'ils ne pouvaient plus vivre à cette hauteur sous le regard de milliers d'autres qui vivaient comme eux. C'est ainsi que dans les salles de garde se pressaient des suicidaires qui avaient passé à l'acte comme on crie au secours. C'est ainsi qu'on volait parce qu'on avait faim, qu'on violait parce que le désir était si fort qu'il bousculait les termes de la passion heureuse. Tout cela, Trom le voyait et l'entendait parfois quand il osait, car il se sentait vulnérable et n'aurait pu passer plus d'une semaine dans la ville apparente comme une poussée de fièvre ou de chancres. On pouvait lui reprocher de vivre à l'écart mais il ne répliquait pas car autrefois les mêmes s'étaient moqués de lui, quand il avait fait repeindre sa maison et qu'il s'y était installé jusqu'à ce que mort s'ensuive.



Trom n'était pas courageux à toute épreuve. Le prétendu sorcier qui jetait dans son jardin des figurines en papier mâché le savait bien et, de cette manière, avait pouvoir sur lui. Cet homme qui n'était pas plus méchant qu'un autre mais pratiquait par habitude, avait choisi Trom parce qu'au fond il l'aimait bien. Il voulait en percer tous les secrets. Celui, par exemple, qui le poussait à chercher la fraîcheur sous le même arbre à la même heure. Celui, plus inquiétant, qui le conduisait chaque soir à la petite cabane au fond du verger pour y remuer de vieux outils rouillés et en ressortir les larmes aux yeux. De telles choses étonnaient le sorcier et il aurait aimé en connaître les raisons, les vraies, les plus profondes, celles qui s'accompagnent toujours de rêves et de souvenirs. C'est pourquoi il harcelait Trom de petits objets longuement préparés dans sa bicoque où l'évidence colorée de son artisanat éclatait de toutes parts. Trom les ramassait comme on ramasse des champignons vénéneux avec circonspection et les mettait à sécher sur sa cheminée à côté d'un christ en cuivre. Il les regardait ainsi longuement, en attendant Dieu sait quels prodiges dans l'ordre léger de la banalité.



Trom rectifia la courbe poussiéreuse qui ne le menait nulle part. Il achevait ainsi sa promenade vespérale avec l'espoir de rencontrer un animal assez extraordinaire. Mais la saison n'était pas propice aux rencontres, si ce n'était à celles des hommes qu'il est mal de fuir mais qu'il n'est pas très bon de fréquenter. Ce jour-là avait pourtant bien commencé avec la découverte sur un vieux poirier d'un *Trametes versicolor* qu'on utilise pour les décorations de Noël dans certains pays. Il n'aurait pas dû pousser là, c'est cela qui était magnifique, qu'un peu de désordre bouleverse ainsi l'ordre des choses vivantes. Trom vécut tout un matin de cette merveille qu'il laissa bien sûr en place décidé à le laisser croître et embellir même au dépens du poirier. Mais l'après-midi, il chercha en vain dans la forêt une piste ou, à quatre pattes, la menue besogne d'un insecte. Ce qu'il trouva ne le satisfit qu'à moitié. La découverte matinale était une ouverture de Carmen, qui laissait augurer des merveilles. Le soir venu, il repensa au champignon sur le poirier et se promit de le mesurer le lendemain dès l'aube.



Trom en avait son soûl des manœuvres désespérantes de l'homme qui essayait de le voler. Il s'y prenait mal, passant le long du mur et des clôtures avec l'air de quelqu'un qui a perdu un objet de valeur au cours d'une promenade et qui cherche avec obstination dans l'herbe et la poussière en priant peut-être Saint Antoine. Puis il se mettait à siffloter un air sans queue ni tête, une improvisation pour donner le change mais qui faisait sourire tant elle sonnait faux. La porte de la prairie était toujours ouverte, c'était cela surtout qui l'inquiétait. Il aurait sans doute préféré faire le mur ou déchirer ses pantalons au fil barbelé de la clôture. D'ailleurs, s'il était entré par cette porte et s'était dirigé vers Trom qui l'aurait attendu sur le seuil, pour lui dire qu'il venait voler quelque chose, Trom l'aurait aidé dans son choix. Il lui aurait expliqué qu'il tenait à certaines choses non qu'elles eussent valu un clou mais pour des raisons sentimentales. Il lui aurait volontiers donné à voler la montre en or qu'il avait héritée d'un cousin improbable, mais ce voleur-là comme tous les autres n'aurait pas compris, tout à son jugement de valeur délicat comme la mécanique de cette fameuse montre.



Trom commençait à prendre goût aux petits plats de l'insouciance. Quand la journée s'annonçait paisible, mais on ne savait jamais, il allait s'étendre dans le soleil, non loin de la murette d'où le soir il regardait se perdre sa conscience. Maintenant il vivait dans le repos de la raison doucement attisée par les rayons encore tièdes. Les idées venaient peu à peu en bourgeons, bien fermées encore, lourdes de sous-entendus, savamment repliées, chargées de possibilités. Il les laisserait longtemps ainsi, et quand la chaleur serait trop forte, il roulerait vers l'ombre tiède, pour les garder à la frontière de l'éclosion qu'il ne souhaitait pas.



Trom était insensible au déploiement de forces de l'illusion intérieure. Ce n'est pas qu'elle n'y mettait pas le paquet, avec ses lames de rasoir et ses péréraisons plus dangereuses encore, avec des danses grimaçantes autour des poteaux de torture sentimentale, ses collets, ses lacets pour tuer les lièvres du souvenir, ses nasses, ses éperviers pour remonter des eaux claires les truites arc-en-ciel de l'espérance, ses mille fusils braqués sur les faons de la mémoire, ses canons pointés vers les petits ballons multicolores de l'enfance, toutes ses armes, tous ses discours, tous ses incendies, ses ouragans, ses craquements épouvantables dans les vieilles armoires, rien n'y faisait. Trom vivait dehors, dans la chaleur d'une soirée d'été, que le vent léger parcourait savamment, traçant dans l'air parfumé les mantras qu'il fallait pour écarter l'enchantement effrayant qui le menaçait de l'intérieur et dont il entendait parfois les hurlements monter en lui et dont il savait qu'il serait délivré un jour, un jour comme celui-ci, grâce au bonheur calculé des choses vivantes.



Malgré les lois formelles du jour, Trom décida de plier boutique. Il prit son bâton et se coiffa d'un chapeau de paille qui avait appartenu à son grand-père. Le temps s'annonçait couvert, mais avec des rayons de soleil pour qu'il y ait un contraste poétique. D'ailleurs le temps n'avait rien à voir dans cette aventure soudaine du cœur qui le poussait à suivre un nouveau chemin, à partager sa vie avec de nouveaux animaux, à écouter la sève dans de nouveaux végétaux. Il s'était pris tout à coup pour un pèlerin, délivré des attachements mystérieux des choses qui viennent de loin, encore chargées de parfums, comme cette boîte à biscuits ou cette bouteille d'encre, qui l'avaient longtemps laissé heureux au bord d'une rivière qu'il n'aurait pu nommer et qui s'appelle dans les livres savants le passé ou l'atavisme voire l'hérédité. Maintenant qu'il était parti, il ne regrettait rien, même pas les choses qu'on ne peut pas oublier parce que la vie les a lestées de tout le plomb du souvenir. Il ne regrettait rien. A moins peut-être les images du rêve qui l'avaient poussé sur la route incertaine.



Trom sait bien qu'il vit dans un monde fermé. Toute nouvelle orientation de la lumière ferait bouger à ce point les choses que tout s'effondrerait et que les plus petites particules, mêmes celles qui n'ont encore qu'une dénomination comique, changeraient à ce point de cap qu'il y aurait de nouveaux dieux à inventer, même dans les âmes les plus inflexibles. D'ailleurs l'âme, pour peu qu'on en sache quelque chose, suivrait le mouvement et virerait de bord comme les pommiers et les épagneuls, comme les volvox et les morceaux de pechblende. Il y aurait enfin ce grand cataclysme que les agents de l'infini espèrent depuis que le monde est monde, c'est-à-dire depuis que les lois fonctionnent bien profondément et plutôt mal en surface là où la vie joue le jeu apparemment dérisoire du tout ou rien, en déployant l'éventail du possible jusqu'au non-sens.



&

Il a été tiré de cet ouvrage 600 exemplaires sur papier Hyacin, numérotés de 1 à 600, et qui constituent l'édition originale.

Exemplaire

D/1982/0799/3

Daily-Bul, 29 rue Jules Thiriar, 7100 La Louvière (Belgique)



